

Arthur Brand

Les chevaux d'Hitler

*L'incroyable traque du dernier trésor
du Troisième Reich*

Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Daniel Cunin

ARMAND COLIN

Copyright © Meuleunhoff Boekerij B.V., 2019
*(De paarden van Hitler. Hoe de kunstdetective zijn sensationeelste ontdekking deed
en wereldnieuws werd)*

Cette publication a été rendue possible grâce au soutien financier
de la Dutch Foundation for Literature

Published by special arrangement with Meuleunhoff Boekerij bv in conjunction
with their duly appointed agent 2 Seas Literary Agency

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Mise en page : Nord Compo

© Armand Colin, 2020

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
ISBN 978-2-200-62722-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Arthur is a fool, but a smart one. »

Dick Ellis, fondateur de la Metropolitan Police's Art and Antiquities Squad at New Scotland Yard, Londres

À la mémoire d'Irene Bakker-Ferwerda
Avec ma reconnaissance à mon père
et à Paul Eggermont

SOMMAIRE

Prologue. Bunker du Führer, Berlin, 22 avril 1945.....	7
Chapitre 1. Livourne, Italie, 2014.....	9
Chapitre 2. Amsterdam	31
Chapitre 3. Munich	45
Chapitre 4. Munich, un parking souterrain	55
Chapitre 5. Bruxelles.....	65
Chapitre 6. Amsterdam, un dimanche après-midi au bureau	81
Chapitre 7. Berlin et Eberswalde.....	87
Chapitre 8. Prenzlauer Berg	101
Chapitre 9. Amsterdam	109
Chapitre 10. Amsterdam	117
Chapitre 11. Berlin	123
Chapitre 12. Amsterdam	129

Chapitre 13. Munich	141
Chapitre 14. Nörvenich	169
Chapitre 15. Amsterdam	183
Chapitre 16. Berlin	195
Chapitre 17. Heikendorf.....	209
Chapitre 18. Amsterdam	223
Chapitre 19. Berlin	227
Chapitre 20. Amsterdam	255
Chapitre 21. Mercredi 20 mai 2015.....	263
Épilogue.....	281
Crédits photographiques	284
Index	285

Prologue
BUNKER DU FÜHRER, BERLIN,
22 AVRIL 1945

Cela fait un mois qu'Adolf Hitler n'a plus vu la lumière du jour. Retranché dans son *Führerbunker*, il ordonne à ses troupes de tenir bon jusqu'au dernier homme. L'Armée rouge a lancé son offensive contre Berlin en engageant dans la bataille 2,5 millions de soldats, 6 250 véhicules blindés et 7 500 avions. La capitale du Troisième Reich est encerclée.

Dans une tentative désespérée de fuir Berlin, quelques-uns des plus proches collaborateurs du Führer quittent la vie souterraine du bunker. Cependant, en ce même jour, ses plus fidèles disciples, le ministre de la Propagande Joseph Goebbels et son épouse Magda, le rejoignent.

Dans le bunker coupé pour ainsi dire du monde extérieur règne une atmosphère apocalyptique. Une ou deux lignes de téléphone fonctionnent encore. Avec force boissons, on noie les pensées qui ramènent à ce qui ne va pas manquer de survenir. Seul Hitler croit encore à la victoire finale. Tandis qu'il déplace sur une carte des divisions qui n'existent que dans sa tête, l'un de ses généraux entre.

« *Mein Führer*, notre contre-attaque au nord de Berlin n'a pu prendre forme. Eberswalde a été prise par les Russes. »

Eberswalde, petite localité située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Berlin, ne devait en réalité être conquise par les Soviétiques que quatre jours plus tard, le 26 avril. Il n'en reste pas moins que, pour Hitler, ce message, qui illustre de patents problèmes de communication, constitue le coup de grâce. Sujet à l'une de ses légendaires crises de colère, il maudit ses généraux : « Ils m'ont trahi ! C'est fini ! La guerre est perdue ! Il ne me reste qu'une seule chose, le suicide. »

Soixante-dix ans plus tard, Eberswalde fait la une de l'actualité dans le monde entier en raison de l'un des secrets les plus longtemps gardés de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide...

LIVOURNE, ITALIE
2014

Dès que l'avion freine sur la piste d'atterrissage, tandis que la plupart des passagers poussent un soupir de soulagement, je suis immanquablement envahi par le stress. Où sont les taxis ? Le conducteur va-t-il faire trois fois le tour de la ville avant de me déposer en me réclamant une somme exorbitante ? Heureusement, il arrive à l'occasion que quelqu'un m'attende. Selon les cas, une personne à bord d'une voiture diplomatique ou le chauffeur d'une limousine, envoyé par un riche client.

À l'aéroport de Pise, c'est un livreur chinois qui m'accueille. Le brave homme ne parle pas un mot d'anglais. Il me dirige vers l'arrière de sa camionnette blanche, ouvre non sans peine la portière récalcitrante et me pousse dedans. Le véhicule est jonché de bouteilles de boissons rafraîchissantes vides, de cartes de menu froissées, de riz qui a échappé à un sac, sans compter un poivron moisi. L'air y est irrespirable. Adossé à la paroi métallique, genoux contre le ventre, je m'assieds. À la place du mort, il y a un sachet contenant un repas. Apparemment, je fais office de colis à livrer entre deux commandes. Bientôt, le Chinois fonce à toute allure,

sans chercher à éviter les trous de la chaussée, à croire que sa vie est en jeu.

Malgré tout, je me sens soulagé. Si mon vol a été considérablement retardé, j'ai franchi la douane sans bobos. Non que j'aie quoi que ce soit à dissimuler, mais comme l'homme que je m'appête à revoir possède un singulier sens de l'humour, je n'aurais guère été surpris d'être cueilli dans la file d'attente. Cela m'est déjà arrivé : « On a reçu un tuyau anonyme nous disant que vous êtes un trafiquant d'œuvres d'art. » Sous les regards curieux et désapprobateurs des autres passagers, on m'aurait emmené. Avant de retrouver mon hôte, une fois arrivé à destination, un large sourire moqueur aux lèvres : « Vous avez fait bon voyage ? » Heureusement, aujourd'hui, il ne m'a pas joué de sale tour.

Pendant des semaines, je suis parvenu à repousser cette rencontre. Après avoir épuisé boniments et salades, et tandis que les menaces se faisaient plus explicites – « Si tu ne viens pas maintenant, j'envoie quelqu'un te chercher » –, j'ai fini par acheter un billet. Un aller-retour dans la journée.

Après un trajet de quelques dizaines de kilomètres, la camionnette pile. Le Chinois saute du véhicule, ouvre la porte de derrière et me tire par le bras. Il exécute une petite courbette et s'empresse de redémarrer. Je prends une grande respiration. La puanteur dans l'utilitaire m'a soulevé le cœur.

Je me trouve devant un immeuble grisâtre de cinq étages. Le soleil m'éblouit. Toutefois, je reconnais les lieux : le canal aux eaux bleu clair dans lesquelles on voit les poissons

nager, les ponts étroits en pierre et les scooters garés dans tous les sens. De l'autre côté du canal se dresse l'imposante citadelle de Livourne, édifée à l'initiative de l'illustre famille des Médicis. Je m'avance et appuie sur la sonnette du professeur Richardson. Mon hôte change régulièrement d'identité. À Livourne, il se fait passer pour un universitaire britannique.

« *Chi è ?* fait une voix dans l'interphone.

– Arthur. »

J'emprunte l'escalier jusqu'au cinquième. La dernière fois que je suis venu, je suis resté coincé une heure dans l'ascenseur à cause d'une panne de courant.

La porte est ouverte. Un petit Philippin, portant une chemise blanche amidonnée sous un gilet noir, me gratifie d'un sourire puis m'adresse la parole en anglais :

« *Mr. Brand*, c'est toujours un plaisir de vous voir. »

J'ai un faible pour Noah. Séjournant illégalement en Italie, il se démène pour assurer à sa femme et à ses deux petites filles un meilleur avenir dans leur pays.

« Monsieur travaille dans le séjour. »

Je lui tends mon manteau et gagne la pièce en question. « Monsieur » n'est pas du tout en train de travailler. Assis à son bureau, il ronfle, tête posée sur le clavier de l'ordinateur. Des enceintes de l'appareil s'élève un filet de musique italienne. Le voir dormir comme un bébé, c'est ainsi que je préfère cet homme haut en couleur. Car quand on a affaire à lui frais et dispos, mieux vaut être sur ses gardes. Il est l'une des personnes les plus dangereuses que le monde de l'art a jamais connues : Michel van Rijn.

Notre première rencontre remonte à quinze ans. Je faisais mes premiers pas dans le monde en question, au titre de collectionneur. Une analyse technique avait révélé que l'un de mes achats, un tableau du peintre postimpressionniste français Paul Madeline, pour lequel j'avais payé plusieurs milliers de florins, avait été peint vers 1950. Un petit miracle puisqu'on commémorait alors le trentenaire de la disparition de cet artiste. À l'instar de tout collectionneur débutant, je constituais une proie idéale pour les faussaires et autres escrocs. Un jour, je suis tombé sur une coupure de presse un peu jaunie qui parlait d'un certain Michel van Rijn. Un porte-parole de Scotland Yard confiait à son sujet : « Cet aigrefin hollandais est impliqué dans 90 % des scandales les plus notoires du monde des arts ; il aime par ailleurs soutenir qu'il n'est pas non plus tout à fait étranger aux 10 % restants. » Ma curiosité éveillée, j'ai cherché d'autres informations à son sujet sur Internet. Il se trouvait que Van Rijn s'était entre-temps converti. Vers le milieu des années quatre-vingt-dix du siècle passé, il avait commencé à travailler avec Scotland Yard et d'autres services de police. Sur son site Web, il démasque marchands véreux, faussaires et voleurs, ce dont ces derniers – ses anciens « confrères » – ne lui savent guère gré. Cependant, des rumeurs veulent que Van Rijn n'a jamais tourné tout à fait le dos à son ancien « métier ». Toujours en activité dans son domaine, il en profiterait pour utiliser ses contacts avec la police comme couverture. Toute cette histoire me fascinait. Aussi ai-je décidé d'approcher le personnage. Qui mieux que Michel van Rijn aurait pu me prévenir contre les pièges du commerce des œuvres d'art ? J'ai tenté ma

chance en lui envoyant un courriel. À ma grande surprise, il m'invita dans son penthouse de Park Lane, l'une des rues les plus huppées de Londres.

Cette première rencontre, voici quinze ans donc, je ne suis pas près de l'oublier. Il m'invita à m'asseoir à une table, à côté d'un squelette en plastique – « Ma huitième épouse, la meilleure de toutes puisqu'elle ne me contredit jamais » – avant de continuer à travailler à son ordinateur. Au cours de la première heure, il ne prononça pour ainsi dire pas un mot. C'est alors qu'on sonna à la porte. « Sans doute le facteur. Vous voulez bien ouvrir ? »

Après avoir réceptionné le paquet, je regagnai son bureau.

« J'ai un important coup de fil à passer, fit alors Van Rijn. Attendez-moi dans le couloir. En attendant, ouvrez le colis. »

Au bout de plus ou moins cinq minutes, j'osai le rejoindre. Je tenais un livre à la main. Les doigts dans les oreilles, Van Rijn me considéra en ricanant : « Heureusement, c'est juste un livre. J'ai tellement d'ennemis que tout paquet pourrait contenir une bombe. »

À la fin de cette journée, Van Rijn conclut que j'étais le plus gros benêt qu'il lui avait été donné de rencontrer. Il me jugeait trop naïf pour le monde perfide, voire dangereux du commerce de l'art. Alors que je prenais congé, pour de bon supposai-je, il me lança : « Revenez vite. J'aime avoir des pitres autour de moi. »

Au cours des années qui ont suivi, je lui ai rendu visite régulièrement. Il m'a présenté aux personnes avec qui il était en contact au sein de la police, y compris celles de

Scotland Yard, ainsi qu'aux plus grands escrocs du monde de l'art. Aurais-je pu imaginer meilleur apprentissage ? J'ai pu ainsi vivre de près plusieurs des opérations qui lui ont valu de faire la une de la presse internationale.

Ces dernières années, la vie nous a éloignés. Van Rijn déménage tellement souvent que nos rapports se sont dilués ; par ailleurs, on a connu quelques accrochages. Voici quelques semaines, il m'a téléphoné. « Je suis sur une affaire incroyable. C'est à peine vrai. Crois-moi, plus gros que ça, ça ne se verra plus. » Il a refusé de m'en dire plus, exigeant que je le rejoigne à Livourne. J'ai longtemps hésité. Une journée avec Van Rijn, ça vous coûte plus d'énergie qu'un semi-marathon. De surcroît, il pouvait s'agir de sa part d'une manœuvre pour m'entraîner, à son propre avantage, dans une affaire louche. À la fin, j'ai cédé et me voici à Livourne.

Van Rijn ronfle toujours, tête sur le clavier. Le bureau de l'un des plus grands experts en art au monde disparaît sous toutes sortes d'antiquailles et de babioles. Je soulève son gadget préféré, le tiens près de son oreille et appuie sur le bouton. Le poulet rôti se met à chanter : « *Feeling hot, hot, hot...* »

Il continue de ronfler comme si de rien n'était.

« Réveille-toi à la fin ! »

Ça non plus, ça ne fait pas avancer le schmilblick. Dans ce cas, un remède de cheval. Je place la main autour de son oreille et hurle : « Police ! »

Van Rijn se redresse en sursaut, frotte ses yeux injectés de sang et me considère avec étonnement : « Au secours ! Qu'est-ce que tu fous ici ? »

– C'est toi qui m'as demandé de venir. »

Il réfléchit un instant : « Mais tu n'étais pas censé arriver lundi ? »

– Aujourd'hui, on est lundi. »

Il soulève son corps corpulent du fauteuil et me serre dans ses bras. Avec son visage rond, sa barbe rude et son abondante chevelure grise qui lui tombe sur les épaules, il tient assez du loup de mer à la retraite.

« T'as pris un taxi ? »

Je suis à chaque fois surpris de constater que cet homme, qui a une mémoire d'éléphant, oublie les choses les plus simples.

« Non, tu m'as envoyé un Chinois. »

– Ah oui, un type génial. Et un excellent cuisinier. Il va nous apporter une table-de-riz. »

Mon estomac se met une nouvelle fois à me jouer des tours. Van Rijn allume une cigarette et gagne la cuisine. Je jette un regard circulaire dans le séjour. Le squelette en plastique, sa huitième épouse, est avachi dans un fauteuil fatigué, à côté d'un punching-ball suspendu au plafond. Au milieu de la pièce se dresse un énorme cactus, entouré d'un antique distributeur de boules de chewing-gum, d'une statue de Superman et d'un cochon géant en porcelaine.

Van Rijn réapparaît, tenant deux tasses de café qu'il pose sur la table basse, un plateau en verre soutenu par une sirène rose vif allongée.

« Merci, je lui dis, mais je ne bois pas de café. J'espérais que tu l'aurais retenu. »

– Je sais. C'est pour moi. Si t'as soif, sers-toi, fait-il en s'écrasant sur le canapé. J'ai fait une découverte sans pareille.

L'Amérique n'a pas été découverte par Christophe Colomb. Regarde la couverture de ce catalogue d'enchères. »

Le catalogue provient d'une maison de vente de grande renommée. La couverture montre une magnifique mosaïque de l'Antiquité romaine sur laquelle cinq oiseaux sont représentés autour d'un abreuvoir.

« C'est beau. Mais qu'est-ce que Christophe Colomb a à voir avec ça ?

– Tu les reconnais, les oiseaux ? »

À Amsterdam, on connaît deux espèces d'oiseaux. Ceux qui volent et ceux qui nagent ou déambulent au bord des canaux.

« Euh, celui-là à gauche, c'est un perroquet.

– Tout à fait. Donc ?

– Je ne vois pas ce que tu veux dire. Les Romains avaient des perroquets comme animaux de compagnie, n'est-ce pas ?

– Oui, mais admettons qu'il s'agisse d'un *Ara ararauna*, l'Ara bleu et jaune qui n'existe que dans les forêts tropicales d'Amérique du Sud... »

J'éclate de rire. Un perroquet sud-américain sur une mosaïque romaine. Quinze cents ans avant que Christophe Colomb ne découvre l'Amérique.

« Quel bide pour la maison de vente ! D'où vient cette contrefaçon ?

– À mon avis, de Tunisie. Dans un village au sud de Sousse, on reproduit des mosaïques grecques et romaines à la chaîne. Une vraie mine d'or. »

Michel van Rijn sourit. Il sait combien j'apprécie ce genre d'investigation.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

– J'ai encore des doutes, répond-il en haussant les épaules. Bien entendu, je peux en informer la presse pour que la maison de vente soit la risée de tous. Mais peut-être vais-je acquérir la mosaïque.

– L'acquérir ? je fais, étonné.

– Oui. Ensuite, je "découvre" que c'est un faux et j'exige qu'on me rembourse. Plus, évidemment, une compensation pour préjudices émotionnels, étant donné qu'il s'agissait d'un cadeau pour ma femme, à l'occasion de notre vingt-cinquième anniversaire de mariage, enfin un truc comme ça.

– Tu ne m'as quand même pas fait venir pour un perroquet, j'espère. »

Il se penche en avant. Ses yeux scintillent.

« Non. Je suis sur une piste. Quelque chose d'incomparable. »

Il a toujours un « agenda » caché. Avec lui, j'ai appris à rester sur mes gardes.

« Michel, j' imagine que ça vaut le coup, mais quel est mon rôle là-dedans ? Pourquoi suis-je ici ?

– Je pensais que ça te ferait plaisir de me voir.

– Bien sûr, je suis heureux de te voir. Je suis toujours heureux de te voir. »

Il tourne la tête sur le côté, ferme à demi ses yeux bleu vif puis me fixe. Une expression qu'il adopte quand il croit me surprendre à mentir. Je le soupçonne de lire dans les pensées. Le plus souvent, il a quelques pas d'avance sur vous ; ajoutons à cette qualité une inclination à manipuler, et l'on comprendra combien il peut être dangereux.

Un détective de Scotland Yard m'a confié un jour que lui et ses confrères continuent de se méfier de Van Rijn, bien qu'ils travaillent avec lui.

« Je ne rajeunis pas, soupire-t-il. C'est une affaire extrêmement mystérieuse et compliquée. Et qui n'est pas sans risques. »

Par le passé, il n'a jamais évité le danger. En Amérique centrale, armé d'une machette, il s'est frayé un chemin dans la jungle à la recherche de cités mayas perdues. Dans le Nord de Chypre, il a pillé monastères et églises avec l'aide de généraux turcs. Au fil des ans, il s'est fait pas mal d'ennemis. À Rome, la mafia a tenté de le liquider ; à Amsterdam, des criminels yougoslaves ont vidé leur chargeur sur la voiture qu'il occupait. Sur Internet et dans les médias, on présume qu'il a un ange gardien. Le bruit court qu'il bénéficie du soutien du Mossad. Ce qu'il nie devant moi, même si l'un de ses meilleurs amis, Hesi Carmel, est justement un célèbre agent des services secrets israéliens.

« Michel, pour une fois, arrête de tourner autour du pot. Mon vol a été retardé, nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Il se lève et se dirige vers la fenêtre.

« Arthur, je veux mener à bien l'affaire en question, mais c'est impossible. Tu vas bientôt comprendre pourquoi. J'ai besoin de ton aide », ajoute-t-il en se retournant vers moi.

Quand il me demande mon aide, c'est en général pour en tirer profit. Mais cette fois, il paraît sincère, fragile pour ainsi dire.

« D'accord. »

Il sourit.

« Je savais que je pouvais compter sur toi. Et je suis sûr que tu peux réussir. Avec ta naïveté et ta tête de catho, ils vont te sous-estimer. »

En une seule et même phrase, il parvient à vous adresser un compliment et à vous descendre en flammes.

« Quel est le plus grand mystère que tu aimerais résoudre ? » me demande-t-il.

Je n'ai guère besoin de réfléchir pour lui fournir une réponse : « Trouver l'Eldorado. »

Le mythe du pays de l'or en Amérique du Sud, que conquistadors espagnols et autres aventuriers ont cherché en vain pendant des siècles, me fascine depuis ma jeunesse.

Michel secoue la tête : « Je parle de quelque chose qui a réellement existé, espèce de rigolo. »

Si quelqu'un est à même de répondre, c'est bien lui. Voici environ dix ans, il a fait partout la une grâce à sa découverte de l'Évangile de Judas. Personne n'aurait pu deviner que ce manuscrit, censé perdu, existait encore. Le *Da Vinci Code*, mais dans la vraie vie. L'Église l'a tenu en dehors de la Bible, préférant en détruire tous les exemplaires. Hormis un, caché par un moine, dans une grotte, en Égypte, il y a 1 700 ans. À l'inverse de la Bible, l'Évangile de Judas ne nous présente pas ce dernier comme un traître : il est le seul vrai disciple de Jésus. Le Vatican a été amené à publier un communiqué de presse dans lequel il se distancie du manuscrit exhumé.

« Je te donne un indice. Ça a trait à la Seconde Guerre mondiale. »

Je sais à présent où Van Rijn veut m'emmener. En plus d'avoir été le théâtre du plus grand massacre de l'Histoire, les années 1939-1945 ont aussi donné lieu au plus grand vol d'œuvres d'art de tous les temps. Nombre d'entre elles furent confisquées sur les ordres d'Adolf Hitler et de son second, le Reichsmarschall Hermann Göring. Une partie fut vendue pour faire fonctionner la machine de guerre, le reste disparut dans les collections privées des deux dirigeants nazis. Depuis, on a perdu la trace de centaines de milliers d'objets, dont des toiles de Rembrandt et de Van Gogh. En 2012, la police allemande a retrouvé plus d'un millier d'œuvres dans un appartement de Munich. Soixante-dix ans après la fin du conflit, les esprits s'échauffent toujours quand on aborde le sujet ; des chasseurs de trésors explorent encore lacs et grottes à la recherche de cette huitième merveille du monde.

« La Chambre d'ambre », je réponds.

La Chambre d'ambre était une pièce du palais Catherine, appartenant au tsar, près de Saint-Pétersbourg. Ses murs étaient recouverts de magnifiques éléments sculptés dans de l'ambre authentique, une résine fossile de conifères. Des témoins ont évoqué le spectacle inoubliable auquel ils ont assisté lorsque le soleil éclairait ce lieu. Hitler ordonna à ses troupes de démanteler la salle et de la transférer en Allemagne. Les panneaux furent entreposés dans un château, à Königsberg, où les flammes les détruisirent à la suite des bombardements de 1945. En 2003, le président russe Poutine et son confrère allemand Schröder ont inauguré, au palais Catherine, une copie de la salle. Cependant, tout le monde n'est pas convaincu de la disparition de

l'authentique Chambre d'ambre. Durant les derniers combats acharnés du Reich, des commandos SS furent chargés, dans le plus grand secret, de cacher des œuvres dans des lacs, des forêts et des grottes. Selon certaines sources, les membres de ces commandos auraient été tués par leurs propres chefs afin qu'aucun témoin ne survive.

« À chaque fois que je suis allé en Allemagne ou en Russie pour affaires, me dit Van Rijn, j'ai espéré trouver une piste. À supposer que la Chambre d'ambre existe toujours, je finirai, tôt ou tard, par tomber sur un marchand d'art véreux, un vieux nazi ou un membre du KGB qui se trahira ou qui, tout simplement, essaiera de me refourguer les panneaux. Malheureusement, je n'ai jamais pu en trouver la moindre trace. Aujourd'hui, je suis certain que la Chambre d'ambre a bien été détruite pendant les derniers jours de la guerre. »

Il trifouille sa barbe et me fixe de nouveau. Un silence pesant s'installe entre nous. A-t-il besoin de se convaincre une fois de plus que je suis la personne tout indiquée pour l'aider ?

« Mais imagine que, malgré tout, d'autres trésors sensationnels refassent surface ? Des trésors que personne ne cherche parce que tout le monde suppose qu'ils ont été détruits. Même moi, qui ai pourtant vu bien des choses, j'ai du mal à le croire.

– Oui, ce serait fantastique, je lui dis en me redressant. Mais qu'un tel trésor existe, ça me paraît fort de café. »

Je veille à ne pas avoir l'air trop empressé : Michel van Rijn a l'habitude de me laisser tâtonner pendant des heures.

« Une chose qui tenait tellement à cœur à Hitler qu'il la gardait le plus près possible de lui », précise-t-il en accompagnant ses mots d'un sourire énigmatique.

Rien ne me vient à l'esprit. Certes, Hitler est l'un des plus grands salopards ayant jamais existé, mais les historiens ne conviennent pas moins qu'il menait une vie sobre et attachait peu d'importance aux biens matériels. Cela se reflétait entre autres dans son apparence. Quand le futur ministre des Affaires étrangères d'Angleterre, Lord Halifax, lui rendit visite en 1937, il fut sur le point de lui tendre son chapeau et son manteau car il l'avait pris pour un domestique.

« Deux secondes... Tu as bien dit que ça relève de l'art ? »

Encore jeune, Hitler caressait un unique rêve : devenir artiste peintre. Mais ses deux demandes d'admission à l'Académie des beaux-arts de Vienne furent rejetées. En raison, entre autres, du développement de la photographie, on considérait sa palette – restituer le plus possible la réalité – comme démodée. Les mouvements modernes tels que l'impressionnisme puis le surréalisme conféraient à l'art un tout nouveau visage. Un paysage pouvait désormais se composer d'une prairie bleue, d'un ciel vert et d'un arbre jaune, ce qu'exécraient Hitler et bien d'autres. L'ironie de l'Histoire veut que les rares acheteurs de ses scènes urbaines peintes dans une veine petite-bourgeoise – des revenus qui lui permirent à l'époque de survivre – étaient surtout des Juifs.

« Tout à fait, confirme Van Rijn. Hitler n'a jamais accepté son échec en tant qu'artiste. En 1939, il confiait

à l'ambassadeur britannique : "Je suis un artiste, pas un politicien." Une fois au pouvoir, il a interdit l'art moderne, à ses yeux l'œuvre de fous. »

La sonnette retentit.

« C'est notre Chinois. »

Van Rijn sort de la pièce avant de réapparaître, peu après, un sachet en plastique dans chaque main.

« Un délice. Tes papilles ne vont pas en revenir. »

Il ouvre les sachets, dispose les barquettes sur la table. Noah, son valet, apporte des assiettes, des couverts et une bouteille de vin.

« Je n'ai pas encore très faim, je mens.

– Mange ! »

Je prends une assiette et me sers, avec circonspection, une ou deux cuillères de quelques-uns des nombreux plats.

« Une fois Führer, Hitler a décrété : ceci est beau, ceci est laid, reprend Van Rijn, la bouche pleine. Il a fait établir une liste des artistes auxquels il interdisait d'exercer leur profession et une liste de ceux auxquels il entendait confier des commandes lucratives de l'État. Ainsi, des millions de Reichsmarks sont allés dans les poches de ses trois sculpteurs préférés : Arno Breker, Josef Thorak et Fritz Klimsch. On a placé leurs plus belles créations à Berlin, dans le centre névralgique même du Reich : la Chancellerie, quartier général des nazis. »

Michel se lève, ouvre un placard. Derrière la porte se trouve un projecteur qu'il allume. En face, sur le mur blanc, apparaît un diaporama de la Chancellerie. Le pompeux bâtiment gris – la folie des grandeurs à la mode hitlérienne – allait devenir le symbole de